

EN FAMILLE

Par Hector Malot

Alors quoi ?

Il ne comprenait pas, — ni le présent, ni le passé.

Qu'avait-il été ?

Qu'était-il ?

Et si vraiment il avait été ce que pendant quarante ans il avait cru être, pourquoi ne l'était-il plus ?

XXXVIII

Cet anéantissement se prolongea, et il s'y joignit des accidents de santé : la bronchite, les palpitations s'aggravèrent, il se produisit même une congestion pulmonaire, qui pendant une semaine retint M. Vulfran à la chambre, et donna l'entière direction des usines à Talouel triomphant.

Plusieurs fois Perrine avait essayé d'interroger le médecin ; mais il lui avait à peine répondu, le docteur Rochon n'étant pas homme à s'intéresser à la curiosité des gamines ; heureusement, il avait été moins rébarbatif avec Bastien et Mlle Belhomme qu'il rencontrait souvent à sa visite du soir, si bien que par le vieux valet de chambre et par l'institutrice, l'anxiété de Perrine était tant bien que mal renseignée.

Cette apathie n'empêchait pas cependant que chaque jour Perrine le conduisit comme naguère dans les diverses usines ; mais le chemin se faisait silencieusement, sans qu'il répondît le plus souvent aux observations qu'elle lui adressait de temps en temps, et arrivé aux usines c'était à peine s'il écoutait le rapport des directeurs.

— Pour le mieux, répétait-il, entendez-vous avec Talouel.

Combien de temps cela durerait-il ?

Mais, un dimanche Fabry, parti depuis plusieurs jours pour une enquête dont M. Vulfran n'avait pas parlé à Perrine, et qu'il avait même paru vouloir tenir secrète était attendu ; le matin il avait envoyé de Paris une dépêche ne contenant que ces quelques mots :

“ Renseignements complets, pièces officielles, arriverai midi.”

Il était midi et demi, et il n'arrivait pas, ce qui contrairement à l'habitude avait provoqué l'impatience de M. Vulfran d'ordinaire plus calme.

Son déjeuner achevé plus promptement que de coutume, il était rentré dans son cabinet avec Perrine, et à chaque instant il allait à la fenêtre ouverte sur les jardins pour écouter.

— Il est étrange que Fabry n'arrive pas.

— Le train aura eu du retard.

Enfin un roulement de voiture se fit entendre dans le chemin des entailles, c'est à dire celui qui vient de Picquigny :

— Voilà Fabry, dit-il d'une voix qui parut altérée, anxieuse et heureuse à la fois.

En effet, c'était bien Fabry, qui entra vivement dans le cabinet : lui aussi paraissait être dans un état extraordinaire, et le regard qu'il jeta tout d'abord à Perrine la troubla sans qu'elle sût pourquoi :

— Un accident de machine est cause de mon retard, dit-il.

— Vous arrivez, c'est l'essentiel.

— Ma dépêche vous a prévenu.

— Votre dépêche trop courte et trop vague m'a donné des espérances ; ce sont des certitudes qu'il me faut.

— Elle sont aussi complètes que vous pouvez les désirer.

— Alors parlez, parlez vite.

— Le dois-je devant mademoiselle ?

— Oui, si elles sont ce que vous dites.

C'était la première fois que Fabry, rendant compte d'une mission, demandait s'il pouvait parler devant Perrine ; et dans l'état de trouble où elle se trouvait déjà, cette précaution ne pouvait que rendre plus violent encore l'émoi que les paroles de M. Vulfran et de Fabry, leur agitation à l'un et à l'autre, le frémissement de leurs voix avaient provoqué en elle.

— Comme l'avait bien prévu l'agent que vous aviez chargé de faire des recherches, dit Fabry qui parlait sans regarder Perrine, la personne dont il avait perdu la trace plusieurs fois était venue à Paris ; là, en compulsant les actes de décès, on a trouvé au mois de juin de l'année dernière un acte au nom de Marie Doressany, veuve de Edmond-Vulfran Paindavoine. Voici une expédition de l'acte.

Il la remit entre les mains tremblantes de M. Vulfran.

— Voulez-vous que je vous la lise ?

— Avez-vous vérifié les noms ?

— Assurément.

— Alors, ne lisez pas ; nous verrons plus tard ; continuez.

— Je ne m'en suis pas tenu à cet acte, poursuivit Fabry ; j'ai voulu interroger le propriétaire de la maison dans laquelle elle est morte, qui se nomme Grain-de-Sel ; j'ai vu aussi ceux qui ont assisté à la mort de la pauvre jeune femme, une chanteuse des rues appelée la Marquise, et la Carpe, un vieux cordonnier ; c'est à la fatigue, à l'épuisement, à la misère qu'elle a succombé ; de même j'ai vu le médecin qui l'a soignée, le docteur Cendrier, qui demeure à Charonne, rue Riblette. Il avait voulu l'envoyer à l'hôpital,

mais elle a refusé de se séparer de sa fille. Enfin, pour compléter mon enquête, ils m'ont envoyé rue du Château des Rentiers chez une marchande de chiffons appelée La Rouquerie, que j'ai rencontrée hier seulement au moment où elle rentrait de la campagne.

Fabry fit une pause et, pour la première fois, se tournant vers Perrine qu'il salua respectueusement :

— J'ai vu Palikare, mademoiselle, il va bien.

Depuis un moment déjà, Perrine s'était levée, et elle regardait, elle écoutait éperdue, un flot de larmes jaillit de ses yeux.

Fabry continua :

— Fixé sur l'identité de la mère, il me restait à savoir ce qu'était devenue la fille ; c'est ce que m'a appris La Rouquerie en me racontant la rencontre qu'elle avait faite dans les bois de Chantilly d'une pauvre enfant mourant de faim, retrouvée par son âne.

— Et toi, s'écria M. Vulfran se tournant vers Perrine qui tremblait de la tête aux pieds, ne me diras-tu pas pourquoi cette enfant ne s'est pas fait connaître, et ne me l'expliqueras-tu pas, toi qui peux descendre dans le cœur d'une jeune fille ? ...

Elle fit quelques pas vers lui

Il continua :

— Pourquoi elle ne vient pas dans mes bras ouverts ? ...

— Mon Dieu !

— Ceux de son grand-père.

XL

Fabry s'était retiré, laissant en tête-à-tête le grand père et la petite-fille.

Mais ils étaient si émus, qu'ils restaient les mains dans les mains sans parler, n'échangeant que des mots de tendresse.

— Ma fille, ma chère petite-fille.

— Grand papa.

Enfin, quand ils se remirent un peu du trouble qui les bouleversait, il l'interrogea :

— Pourquoi ne t'es-tu pas fait connaître ? demanda-t-il.

— Ne l'ai-je pas tenté plusieurs fois ? rappelez-vous ce que vous m'avez dit un jour, le dernier où j'ai fait allusion à maman et à moi : “ Plus jamais, tu entends, plus jamais, ne me parle de ces misérables.”

— Pouvais-je soupçonner que tu étais ma fille ?

— Si cette fille s'était présentée franchement devant vous, ne l'auriez-vous pas chassée sans vouloir l'entendre ?

— Qui sait ce que j'aurais fait ?

— C'est alors que j'ai décidé de ne me faire connaître que le jour où, selon la recommandation de maman, je me serais fait aimer.

— Et tu as attendu si longtemps ? N'avais-tu pas, à chaque instant, des preuves de mon affection ?

— Étaient-elle celles d'un père ? Je n'osais le croire.

— Et il a fallu que, mes soupçons s'étant précisés, après des luttes cruelles, des hésitations, des espérances aussi bien que des doutes que tu m'aurais épargnés en parlant plus tôt, j'emploie Fabry pour t'obliger à te jeter dans mes bras.

— La joie de l'heure présente ne prouve-t-elle pas qu'il était bon qu'il en fût ainsi ?

— Enfin, c'est bien, laissons cela et parle-moi de ton père. Comment êtes-vous arrivés à Serajevo ? Comment était-il photographe ?

— Ce qui a été notre vie dans l'Inde, vous pouvez ...

Il l'interrompit :

— Dis-moi tout ; c'est à ton grand-père que tu parles, non plus à M. Vulfran.

— Par les lettres que tu as reçues, tu sais à peu près ce qu'a été cette vie ; je te la raconterai plus tard, tu verras ce qu'était le courage de papa, la vaillance de maman, car je ne peux parler de lui sans te parler d'elle.

— Tu me parleras d'elle.

— ... Je te la ferai connaître, je te la ferai aimer. Je passe donc là-dessus. Nous avons quitté l'Inde pour revenir en France quand, arrivé à Suez, papa perdit l'argent qu'il avait emporté. Il lui fut volé par des gens d'affaires. Je ne sais comment.

M. Vulfran eut un geste qui semblait dire que lui savait ce comment.

— N'ayant plus d'argent, au lieu de venir en France, nous partîmes pour la Grèce, ce qui coûtait moins cher de voyager. A Athènes, papa qui avait des instruments pour la photographie, fit des portraits dont nous vécut. Puis il acheta une roulotte, un âne, Palikare qui m'a sauvé la vie, et il voulut revenir en France par terre, en faisant des portraits le long de la route. Mais qu'on en faisait peu hélas ! et que la route était dure dans les montagnes, où le plus souvent il n'y avait que de mauvais sentiers dans lesquels Palikare aurait dû se tuer vingt fois par jour. Je t'ai dit comment papa était tombé malade à Bonsovatcha. Je te demande à ne pas te raconter sa mort aujourd'hui, je ne pourrais pas. Quand il ne fut plus avec nous, il fallut continuer notre route. Si nous gagnions peu, quand il pou-